

# La promenade en bateau

Antoinette Flageollet de Vericourt

Assis tous deux sur le parapet, ils attendaient l'heure de la promenade en bateau qui leur ferait faire le tour de la ville. La première fois que je suis allée en Allemagne, dit Katharina, c'était à Osnabrück, j'avais 17 ans. Osnabrück. Lübeck. Elle s'amusait de ces résonances.

Non, tu n'avais pas 17 ans, répliqua Julius, tu avais 17 ans quand je t'ai rencontrée, l'année suivante. Elle n'aimait pas qu'il l'interrompe, ensuite elle devait faire un effort pour rattraper les mots qui la fuyaient. Je me souviens, j'étais allée avec ma mère à l'Office franco-allemand c'était très facile à l'époque. La voie de la réconciliation. Tu avais 17 ans, nous avons dansé et parlé ensemble et quand nous nous sommes revus, tu ne te souvenais pas de moi, reprit Julius. Ils connaissaient cela par cœur tous les deux. Mais lorsque l'occasion se présentait d'évoquer un souvenir de cette époque, Julius ne manquait pas de revenir à cette constatation étonnée : « tu ne te souvenais pas de moi ». Qu'il soit désinvolte ou moqueur, ou parfaitement neutre comme s'il lui expliquait une démonstration mathématique,

elle entendait toujours une pointe de reproche dans sa voix. Comme si, bien des années plus tard, ils avaient encore affaire, lui comme elle, avec cet oubli qu'elle avait eu de lui, avec ces traces de regret dans le cœur de Julius. Quelle importance, pensa-t-elle une fois de plus. Elle était distraite, Julius le savait bien.

Des canots gris passèrent sur la rivière, des coques de noix, faciles à diriger, qu'on pouvait louer pour quelques heures.

Elle ne se souvenait pas de lui mais elle se souvenait très bien de la fête où il l'avait vue pour la première fois. Elle avait dansé toute la soirée, heureuse d'être courtisée, rassurée que, les uns après les autres, les garçons la trouvent belle et l'invitent. Elle avait été satisfaite de ce succès facile, soulagée de ne pas être laissée de côté, assise sur une chaise à attendre. Faire tapisserie, c'était la hantise des filles de son âge. Elle avait ravalé sa colère lorsqu'ils avaient détaillé en sa présence, mais sans vraiment tenir compte d'elle, le physique de telle ou telle fille qu'ils connaissaient tous. Celle-ci est mieux que sa sœur. Elle est mieux faite. Moi je la trouve moins bien, elle n'a pas de belles jambes. Comme des vases de prix, bien astiqués, dans la vitrine d'un antiquaire. Ils s'acharnaient sur celles qu'ils ne trouvaient pas à leur goût. Souvent des filles qui ne s'arrangeaient pas, que la coquetterie n'intéressait pas. « Elle est moche et elle pue ». Elle avait même entendu cela. Comme s'ils ne sentaient pas mauvais. Changer de chaussettes, passer dans la baignoire ? Trop casse-pied disaient-ils fièrement. Pas le temps. Pas pour eux. Elle n'avait pas protesté. Une jeune fille en colère, cela manquait

de charme, ce n'était pas beau, c'était une offense à la douceur des femmes. Où diable avait-elle entendu cela ? Elle deviendrait bien trop masculine, on ne l'aimerait plus, elle ne serait plus la reine. Peut-être rejoindrait-elle la cohorte des filles assises sur une chaise.

« Le bateau arrive dans cinq minutes » fit Julius pour qu'elle se tienne prête.

Ils s'installèrent sur le pont arrière. Dans les verres ballons le vin blanc que Julius avait commandé pour eux deux prenait les teintes ensoleillées de ce bel après-midi d'été. Quelle bonne idée que ce vin blanc, songea-t-elle. Le bateau longeait la ville, ses maisons, ses clochers. A cet endroit, la rivière formait un lac. Deux anciens bateaux de pêche étaient ancrés du côté de l'aval qui après une heure ou deux de navigation menait à la mer. Lübeck était une ville entourée d'eau.

Un long kayak les dépassa, emporté par de jeunes rameurs et rameuses qui poussaient sur leurs pagaies au son d'un tambour. L'homme qui battait la cadence était assis à l'avant sur une chaise. Debout à côté de lui, un grand ordonnateur comptait avec énergie : « eins, zwei, drei, un, deux, trois... dix-huit, dix-neuf, vingt ». La voix impérieuse prenait possession de la rivière, de ses eaux tantôt mouvantes, tantôt calmes, leur insufflait un élan, enjoignant aux rameurs de tenir un rythme rapide en un geste synchronisé parfaitement uniforme sans fausse note, reléguant aux marges de la rivière le pépiement des promeneurs, le rire des enfants qui leur parvenaient parfois en un joyeux tintamarre.

Ils s'entraînent pour une compétition, fit Julius.

Repos, lança la voix. Le kayak dériva lentement tandis que les pagaies posées devant chaque rameur formaient un ensemble, parfaitement régulier de barres parallèles. Portés par le courant invisible, Katharina et Julius se retrouvèrent dans le monde incertain de la rivière où se brouillaient les distances, où le lointain paraissait proche, comme les souvenirs anciens qu'un fait insignifiant ravive.

L'année suivante, elle partit en voyage. A six dans une vieille voiture, ils avaient pris le bac à Elseneur. Dans le froid de ce mois d'août, les fjords lui paraissaient noirs. Ils tentèrent de se baigner, la mer était glaciale. Il y avait eu Narvik, l'hospitalité de ses habitants qui n'avaient pas oublié la guerre ni les français, les merveilleuses soirées tardives, les couchers de soleil sur les lacs et les forêts qui se terminaient dans une lumière d'or. Il y avait eu, le chantier de jeunes où ils allaient aider les paysans qui se moquaient de leurs maladresses de citadins et les gavaient de gâteaux.

Le bateau s'engagea dans un bras étroit, où Julius et Katharina ne pouvaient plus entendre les appels du kayak, ni le claquement rapide des pagaies, au contact de l'eau. Il glissait, le long des canots amarrés serrés les uns contre les autres : Anna-Lisa, Lübeck, Jungfrau, le Tambour.

Elle avait sympathisé avec un garçon (anglais ? allemand ?) qui ne ressemblait pas à ceux qu'elle avait connus jusqu'alors. Elle ne se souvenait pas de son prénom, elle n'avait jamais repensé à ce premier voyage qui pour elle, appartenait à l'époque sans intérêt de sa grande jeunesse.

Elle laissa son regard errer sur les cabanons installés sur la rive au milieu des petits carrés de pelouse tondus. Ils étaient coquets, bien entretenus, au milieu de la verdure qui donnait à l'ensemble un air de campagne. Elle aurait voulu en avoir un, rien que pour elle, avec sa barque amarrée devant.

Un soir qu'ils se connaissaient mieux, après la petite fête que les fermiers avaient organisée pour eux le garçon lui avait proposé de rejoindre ses amis dans une autre ferme. Le lendemain, ils se disperseraient tous. « Ils sont sympas, tu verras, ils vont t'adopter tout de suite », lui avait-il dit. L'adopter telle qu'elle était, sans apprêt, en short, les cheveux en bataille avec de vieilles sandales, comme il l'avait adoptée, lui.

Avait-elle eu des scrupules à abandonner ses compagnons de voyage ? Elle ne s'entendait pas si bien avec eux, pourtant. Que lui avait-elle répondu ? Avait-il été étonné de sa réponse, avant d'en prendre son parti et de prendre congé d'elle ? Était-elle restée seule en proie au regret ? Elle ne chercherait pas dans sa mémoire. Elle laisserait se brouiller ces instants du passé comme ces créatures microscopiques qui filent d'un bord à l'autre de la rivière et disparaissent sous les longs filaments de plantes aquatiques, déployées par le courant.

.

Elle fit des études et d'autres voyages. Elle eut un amour auquel elle ne donna pas suite. Elle revit Julius, constata que lui seul, par sa présence, était capable d'apaiser en elle

un confus mal de vivre que, depuis qu'ils se fréquentaient, elle ne pouvait plus se cacher à elle-même. Pourrait-elle vivre comme elle l'entendait avec cet homme posé, réfléchi, qui se méfiait de l'imprévu ? Ils s'étaient mariés, elle avait ravalé ses frustrations. Parfois, elle s'impatiait. Elle avait revu son ancien amour, seulement pour constater qu'il était trop tard. Puis les difficultés du travail, les enfants qu'il avait fallu élever l'avaient entraînée dans des domaines autrement plus graves, pleins de joies, de soucis et de fatigues. Au cours de sa vie, elle avait eu deux autres histoires qu'elle avait gardées secrètes.

La maturité qui se rapprochait avait calmé ses ardeurs. Julius s'était montré heureux de la voir plus docile et maintenant, ils glissaient doucement au fil de l'eau, accompagnés par le ronronnement discret du moteur. Pour la première fois, elle se rendit compte qu'elle n'avait jamais pris la juste mesure du regret de Julius, de cette pointe de souffrance dans la petite phrase « tu ne te souvenais pas de moi », qui refusait de s'effacer tout-à-fait. Elle posa sa main sur la sienne. C'était une main ridée, légèrement empâtée, bien différente de sa main fine et longue de jeune homme.

## L'auteure

Très petite, j'étais sensibilisée au pouvoir des mots : celui de tronquer mais aussi celui de donner un sens et de consoler. Sensibilisée aussi aux mots d'autres langues souvent difficiles à traduire et qui de ce fait ouvrent de nouveaux horizons. S'en est suivie une envie d'écrire, mise en sourdine à cause de quelques expériences malheureuses et une profession, orthophoniste où j'ai tenté d'aider les patients à se réconcilier avec leur propre langue, celle de la communauté dans laquelle ils vivent mais aussi avec leur langue intime.

Les retrouvailles avec l'écriture se sont faites dans la maturité, avec l'aide, en son temps, d'ateliers d'écriture. L'écriture, depuis ne m'a plus quittée. Elle est proche pour moi de la musique chantée que je pratique aussi. J'écris aussi parfois quelques poèmes.